

« Pour une seconde ou pour toujours » Entretien avec Olivier Py

- Aperçu -

M.H : Dans votre œuvre, la douceur semble être la recherche de l'apaisement dans l'attente silencieuse ; non pas dans un silence vide, mais dans un silence signifiant, prégnant - parlant en quelque sorte : « Cela s'appelle la douceur, cet instant où nous sommes ensemble à payer le silence de son poids en sel. »¹.

Olivier Py : Oui, c'est là peut-être que le mot « douceur » serait le plus proprement une idée de théâtre. J'ai toujours pensé qu'il y avait au-delà de la créance du désir et de la créance de la mort quelque chose que j'ai appelé la douceur. Je l'ai toujours pensé mais... l'ai-je connu ? Non... Je crois que cette chose que j'appelle la douceur désigne souvent, non pas un état de joie ou d'exaltation brutale - ce qui est encore une forme du combat spirituel -, mais une sorte de rémission parfaite. La douceur, ce serait d'arriver à s'aimer soi, à mettre tout à fait fin à l'héritage de la culpabilité comme peut-être les personnages arrivent à le faire. Cette chose est presque au-delà de l'horizon de la représentation, quelque chose de supposé, dont on pourrait avoir l'intuition. J'ai toujours senti qu'il y avait une chose après le désir et la mort, que la vie de l'homme ne se réduit pas seulement à ces deux créances : la torture et l'ennui, l'ennui et la torture, passer de la torture à l'ennui et qu'on y avait droit un jour. Il devrait donc y avoir cette douceur et je tiens beaucoup à dire qu'elle est au-delà du sexe. Parce que dans le paradis terrestre il n'y avait pas de sexualité, et j'ai cherché - et intimement : vous le savez, j'ai l'habitude de parler à la fois de manière générale et de manière intime - à voir ce qu'il y avait au-delà de la torture du désir. Je ne suis pas quelqu'un qui a vénéré le sexe, bien au contraire. J'ai toujours pensé qu'on pouvait peut-être un jour être débarrassé au moins de cette érection matinale si douloureuse, si encombrante et qui fait perdre tellement de temps. C'est cela que j'ai appelé la douceur. En fait, la douceur, ce serait de ne plus avoir cette érection matinale. L'érection matinale, ça va encore, mais l'érection du crépuscule ! Je ne sais pas si tous les garçons la connaissent, mais je crois

¹ *Le visage d'Orphée*, acte I, scène XV, Actes sud, p. 62.

qu'il y a une érection du soir qui vient justement en réaction à cet état d'angoisse du soleil qui se couche, qui est sûrement inscrite dans nos gènes. Une revanche guerrière, virile, face au soleil qui se couche ; et qui ne fait qu'être plus douloureuse, parce que devenir un satyre ne fait pas sortir du cycle du sacrifice. Je suis quelqu'un dont l'idéal est chaste. Je parle tout le temps de la vie d'un satyre, qu'est-ce que c'est qu'être un satyre, mais un satyre qui rêve d'être chaste. Sortir de la sexualité est un rêve. Sortir de cette allégeance obligatoire à la mort par une chose qui serait de l'ordre de l'amitié. Dans mon roman, il y a peut-être beaucoup de violence, mais aussi beaucoup de douceur, à savoir que même ce monde de guerriers et de garçons écrasés par leurs désirs arrive à être dépassé par moments par une chose qui est au-delà du sexe, et qui est de l'ordre de l'amitié. J'ai toujours choisi l'homosexualité pour en finir avec la sexualité. Je n'ai pas renoncé à être un ange.

**- Achetez le document pour lire la suite de l'entretien –
(15 pages)**

Voici quelques unes des questions posées à Olivier Py dans la suite de l'entretien :

- Cela renvoie à un passage de votre roman : « Grégoire et Alcandre disparus, je n'espérais pas retrouver cette nef d'amitié douce où nous nous sentions invincibles. »². L'amitié entre des êtres qui ont vécu des choses terribles et très fortes.
- Vous employez beaucoup le commentaire, le coryphée. Dans *L'apocalypse joyeuse*, Horn explique à chaque fois la situation et le rôle qu'il va endosser. Dans *Le visage d'Orphée*, un personnage décrit l'étape et les nouveaux compagnons qui vont suivre. S'agit-il seulement de raccourcis, pour réduire la taille de l'ouvrage, le temps de représentation, ou alors s'agit-il d'une technique de mise à distance un peu brechtienne pour faire prendre conscience au public du véritable échange, pour ne pas tomber dans la communication ?
- Un symbole perdu est celui de la folie de la croix (*Nouveau Testament*, Co, 18-25), le scandale de ce Dieu qui n'est qu'un homme crucifié. C'est là où on l'attend le moins que Dieu est. Et ce rapport de la chair, à la douleur et à la douceur, se retrouve dans *Paradis de tristesse* et aussi chez Claudel³.
- Vous dites que l'autre appelle le don de cette parole, d'une parole douce. Pourtant, cette parole est rejetée, haïe. Ainsi, dans *L'exaltation du labyrinthe*, Maxence dit à Mathieu : « Quand perdras-tu cette douceur éceurante ? »⁴, et à Louise « Je veux te détruire parce que tu es bonne et douce. »⁵
- La communion au théâtre me rappelle un entretien que vous aviez eu avec Michel Fau dans le magazine *Théâtre*, lorsque vous disiez que le trac, c'est la peur de ne pas mourir parce que justement la parole advient à cet instant-là, et l'individu voudrait mourir pour laisser passer la parole.
- Il y a peut-être une douceur moins douloureuse qui est plus liée à la durée, et pas à l'instantané. Vous dites dans *Paradis de tristesse* qu'il y a des êtres d'une douceur absolue, quand vous faites référence à votre grand-mère. C'est peut-être la seule fois où la douceur n'est pas liée à la souffrance.

Propos recueillis par Mathieu Hilfiger et Sébastien Raoul, transcription de Sébastien Raoul.

² *Paradis de tristesse*, Actes sud, p. 238.

³ « Si je ne puis être son paradis, du moins je puis être sa croix !...Puisque je ne puis lui donner le ciel, du moins je puis l'arracher à la terre. Moi seule puis lui fournir une insuffisance à la mesure de son désir ! Moi seule étais capable de le priver de lui-même » (*Le soulier de satin*, deuxième journée, scène XIV).

⁴ *L'exaltation du labyrinthe*, acte III, scène V, p. 67.

⁵ *Ibid*, acte I, scène 1, p. 17.

⁶ *Théâtres* n° 1, janvier-février 2002.